

La découverte inachevée Enjeux des expériences de magnétisme dans quelques récits romantiques

ÉMILIE PÉZARD

Université de Poitiers, FORELLIS B2 / ANR Anticipation

La notion de découverte semble *a priori* mal s'accorder avec le magnétisme¹. L'histoire du magnétisme dans la première moitié du XIX^e siècle est pourtant jalonnée d'événements qui ont fait date, associés à des noms restés bien connus. Le plus célèbre est le premier : à la fin du XVIII^e siècle, Franz Mesmer développe une nouvelle approche thérapeutique fondée sur le « magnétisme animal », dans laquelle le magnétiseur, par imposition des mains, a le pouvoir de modifier l'équilibre du fluide vital dans le corps du malade. En 1784, Puysegur théorise le « somnambulisme artificiel » ou « sommeil magnétique », état psychique inhabituel dans lequel le malade se trouve doté de certains pouvoirs ; l'abbé Faria, en 1813, montre qu'il est possible d'endormir avec la voix seule, sans faire de passes².

Pourtant, le terme de « découvreur » ne s'impose pour aucun d'entre eux, en dépit du titre explicite donné par Mesmer à son *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*³ en 1779, et l'on peinerait à fixer une date précise pour la « découverte » du magnétisme. Ces réticences s'expliquent sans doute par la nature même de la constitution du savoir scientifique, qui s'inscrit dans une histoire longue, faite d'ajouts et de rectifications, mais elles trouvent surtout leur origine dans la situation particulière qu'occupe le magnétisme dans l'histoire des sciences.

1 Cet article a été réalisé dans le cadre du programme ANR Anticipation (2014-2018).

2 À partir de 1842, date à laquelle James Braid propose le terme « hypnotisme », débute une phase nouvelle de l'histoire du magnétisme, marquée cette fois par une réelle légitimité scientifique : le traitement du magnétisme dans la fiction suit cette évolution et la question de la représentation de la scène magnétique se pose en des termes sensiblement différents de ceux de l'époque romantique. Pour un prolongement de la réflexion présentée ici sur la seconde moitié du siècle, nous nous permettons de renvoyer à notre article : « La contamination du fantastique et du scientifique. Le magnétisme dans les romans fin-de-siècle », *Épistémocritique*, « Romans d'anticipation : les sciences entre réel et imaginaire », dir. Claire Barel-Moisan et Émilie Pézard, à paraître.

3 Franz Anton Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Genève et Paris, P.-F. Didot le jeune, 1779.

La théorie médicale du magnétisme repose en effet sur l'existence d'un phénomène invisible, d'abord de nature physique dans les travaux de Mesmer, puis de nature psychologique, à partir de Puysegur. Certes, il est bien possible qu'un phénomène psychologique fasse l'objet d'une découverte scientifique : il n'est que de penser au répertoire des maladies psychiques, ou à la *Découverte de l'inconscient*, pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Ellenberger⁴. Mais le caractère invisible du phénomène le rend particulièrement susceptible d'être feint. On ne peut sonder la conscience pour s'assurer que les manifestations visibles du phénomène constituent bien les signes d'un état altéré de la conscience, et non une feintise. Le risque de charlatanisme jette ainsi un doute sur la découverte du magnétisme animal.

Il y a même, dans le cas du magnétisme, davantage qu'un risque de falsification. La découverte, pour être dite « scientifique », doit être validée par la communauté scientifique. Or cette reconnaissance par les experts n'a pas eu lieu. Dès 1784, le *Rapport des Commissaires chargés par le roi, de l'examen du magnétisme animal* et le *Rapport des Commissaires de la Société royale de Médecine nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal*, imprimés à 12 000 exemplaires largement diffusés, nient la validité des effets comme des moyens. En 1837, le rapport Dubois de l'Académie de médecine, discrédite également le magnétisme animal et le somnambulisme provoqué. Il n'y aurait donc pas de découverte scientifique du magnétisme, parce que celui-ci ne serait pas une science, et qu'il n'y aurait, en réalité, aucun phénomène à découvrir.

Cette condamnation officielle du magnétisme ne constitue pourtant qu'une partie de son histoire. S'il n'y a pas de découverte admise et reconnue par tous des phénomènes magnétiques, il y a cependant une réelle progression du savoir en ce domaine, qui s'appuie sur de nombreux débats. Les autorités scientifiques sont plus ambivalentes que peuvent le laisser croire les rapports de 1784 et 1837. Ainsi, Laurent de Jussieu, l'un des membres de la commission issue de la Société royale de médecine, se désolidarise de ses confrères et exprime son désaccord avec les conclusions de ceux-ci dans un rapport individuel. Des expériences menées de 1826 à 1828 par une commission de l'Académie de médecine aboutissent au rapport Husson, en 1831, qui prend le contre-pied des conclusions précédentes : comme le résume sarcastiquement Hoffman, « [l]es médecins avaient tué le magnétisme animal, les médecins le ressuscitent. »⁵ Ce rapport, qui deviendra pour les magnétiseurs « une sorte de porte-drapeau et de caution scientifique »⁶, n'est pas diffusé.

4 Henri F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

5 F.-B. Hoffman, « Du magnétisme animal, ressuscité par l'Académie de médecine », *Journal des débats*, 24 avril 1826, p. 3, repris dans *Œuvres de F.-B. Hoffman*, t. IV, « Critique », Paris, Lefebvre, 1828, t. I, p. 372.

6 Jacqueline Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991, p. 126.

Le magnétisme constitue ainsi un savoir scientifique incertain, régulièrement discrédité par les autorités, mais défendu par d'autres scientifiques. Aussi ne peut-on parler d'une « découverte scientifique », admise et reconnue par tous, pour les phénomènes désignés sous ce nom, ni d'un discrédit complet et unique. Ni « science » reconnue, ni « pseudo-science », le magnétisme est avant tout l'objet d'intenses controverses dans la première moitié du XIX^e siècle.

À partir de l'étude de quelques récits emblématiques du traitement romantique du magnétisme – *Le Magnétiseur* (1834) de Frédéric Soulié, *Ursule Mirouët* (1841) de Balzac et *Joseph Balsamo* de Dumas (1846-1849) –, nous analyserons comment les romanciers prennent position dans ces controverses en faisant de l'expérience magnétique racontée dans la fiction une découverte scientifique, non seulement pour les personnages, mais aussi, plus paradoxalement, pour les lecteurs. On aurait en effet tort de penser que le magnétisme, savoir disqualifié par la communauté scientifique, n'est réinvesti par les écrivains qu'à des fins ludiques, comme un *topos* vide de sens. L'exploitation des effets esthétiques du magnétisme s'accompagne en effet d'une visée épistémologique : la représentation fictionnelle de la découverte vaut comme preuve de l'existence du magnétisme pour nombre d'écrivains et s'accompagne d'une réflexion sur les conditions de la validité de la découverte. Le magnétisme est jugé impossible, car il est impensable. Dès lors, en familiarisant le lecteur avec les phénomènes magnétiques, en accompagnant sa représentation de multiples commentaires sans pour autant chercher à réduire son étrangeté, les romanciers réunissent, dans leurs fictions, les conditions d'une véritable découverte du magnétisme.

La mise en scène d'une découverte scientifique jamais advenue

La légitimité problématique du magnétisme affecte largement sa mise en récit dans la première moitié du siècle. Elle explique d'abord la récurrence de ces scènes de découvertes dans la fiction. L'absence de légitimation par les autorités scientifiques rend en effet réitérable à l'infini l'expérience décisive attestant l'existence du sommeil magnétique. Dans l'impossibilité de se fier à une découverte faite par un savant et validée par la communauté des experts, tout individu doit en effet faire par lui-même cette découverte. Dans ses mémoires, Alexandre Dumas, qui se piquait d'être doué de quelque pouvoir magnétique, explicite bien ce mécanisme qui, en réduisant la découverte du magnétisme à une expérience individuelle, fait de celle-ci un processus sans fin :

On parlait de cette éternelle question du magnétisme, qui revenait avec une périodicité d'autant plus fatigante pour moi, qu'elle était ordinairement accompagnée de doutes contre lesquels je n'avais aucune preuve [*sic.*] que les faits ; or, comme les faits s'étaient presque toujours passés dans une autre localité que celle où la discussion avait lieu, j'étais obligé de choisir parmi les assistants un sujet que je jugeais apte au sommeil magnétique, et, disposé ou non, d'opérer sur ce sujet.⁷

Tout comme Dumas se dit obligé de réitérer l'expérience, la fiction rejoue, d'un récit à l'autre, la découverte par les personnages du phénomène magnétique.

Les modalités de la découverte illustrent bien la position intermédiaire du magnétisme dans le domaine scientifique – ni totalement étranger, ni entièrement intégré. Dans *Ursule Mirouët* de Balzac, la scène montrant la découverte, par un personnage, de la réalité des phénomènes magnétiques ne peut être considérée comme une expérience scientifique à proprement parler. Minoret, l'oncle et tuteur d'Ursule, « antimesmérien »⁸ féroce, découvre le magnétisme grâce à une expérience qui se fait, non dans un laboratoire, mais « dans un appartement plus que modeste » (100) ; elle n'a aucune publicité et, si elle est riche de conséquences pour l'existence des personnages du roman, elle n'a aucune répercussion dans les milieux académiques. Cependant, les deux personnages principaux de l'épisode sont médecins : le docteur Bouvard, un adepte convaincu des théories magnétiques, et Minoret, « médecin en chef d'un hôpital, [...] médecin de l'Empereur et [...] membre de l'Institut » (49). Jadis amis, les deux hommes se sont brouillés depuis de nombreuses années en raison de leur divergence sur la question magnétique. La présence à Paris d'« un homme extraordinaire [...] disposant des pouvoirs magnétiques dans toutes leurs applications » (99) offre à Bouvard l'occasion d'une réconciliation avec son vieil ennemi. C'est bien comme une démonstration scientifique qu'est présentée l'expérience. Bouvard utilise un vocabulaire positif dans la lettre qu'il écrit à Minoret : il « tien[t] à lui prouver » que le magnétisme existe et il atteste qu'il peut « foudroyer [son] incrédulité par des preuves positives » (97). De même, après une première séance de magnétisme, ce sont les exigences d'un esprit rationnel et méthodique qui guident Minoret, quoiqu'il soit alors « hébété » devant les informations précises que la somnambule a pu lui donner sur sa propre maison, où elle s'est rendue en esprit :

7 Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, t. 1, 1802-1830, éd. Pierre Josserand, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1989, p. 978.

8 Balzac, *Ursule Mirouët* [1841], éd. Madeleine Ambrière-Fargeaud, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1981, p. 97.

Minoret les pria de lui permettre de revenir après le dîner. L'anti-mesmérrien voulait se recueillir, se remettre de sa profonde terreur, pour éprouver de nouveau ce pouvoir immense, le soumettre à des expériences décisives, lui poser des questions dont la solution enlevât toute espèce de doute. (107)

La seconde rencontre avec le magnétiseur et la somnambule fournit à Minoret l'« expérience décisive, irrécusable » (107) qu'il cherchait : la somnambule, en répétant la prière que fait au même moment Ursule, dans sa chambre, donne des informations qu'il est facile de vérifier et qu'aucun autre moyen que le magnétisme n'a pu lui permettre de connaître. Le médecin rentre ensuite au plus vite chez lui et « procéd[e], non sans une invincible terreur, à la vérification des faits » (107) : au terme de ce processus en trois temps suivi méthodiquement, la découverte est avérée et peut être entérinée par le personnage. Minoret est désormais convaincu que le magnétisme existe.

Le caractère scientifique de la découverte peut sembler totalement disparaître quand le salon mondain remplace le laboratoire. Pourtant, même dans ce cadre, l'expérience peut avoir valeur de preuve. Puisqu'il s'agit de convaincre que l'existence du magnétisme est « une vérité de fait donnée par l'expérience »⁹, et que ce fait n'exige aucune autre condition, pour être appréhendé, qu'un spectateur attentif, la découverte peut s'opérer n'importe où. Ces expériences mondaines étaient par ailleurs courantes dans la réalité, comme le rappellent les *Mémoires* de Dumas cités plus haut, et elles constituaient une source d'inspiration directe pour les romanciers. C'est en transposant une scène à laquelle il a vraiment assisté que Frédéric Soulié, dans *Le Magnétiseur*¹⁰, rédige le chapitre intitulé « Une somnambule », qui raconte une démonstration de magnétisme se déroulant dans le cadre mondain d'un salon : le chapitre se clôt par cette déclaration, « Quant à tout ce que nous venons de rapporter, nous déclarons en avoir été témoin. »¹¹ Durant cette démonstration, les personnages, stupéfaits, observent une femme, Honorine, subir les effets de la suggestion d'un magnétiseur : elle boit un verre d'eau en étant convaincue qu'il s'agit de limonade, ou croit avoir le plaisir de déguster une pêche alors qu'elle mange du suif. L'impossibilité de feindre ces réactions instinctives est un argument majeur en faveur de la réalité du phénomène magnétique.

9 Louis Peisse, « Des sciences occultes au XIX^e siècle. Magnétisme animal », *Revue des deux mondes*, t. XXIX, mars 1842, p. 712.

10 L'action du roman se déroule entre 1787 et 1818 et entrelace plusieurs intrigues où s'accumulent les péripéties : enlèvement, viol, mariage, reconnaissance, assassinat... Il présente deux personnages de magnétiseurs : le docteur Lussay, qui incarne le magnétisme dans son versant thérapeutique, et Prémitz, magnétiseur bien plus inquiétant, qui a violé la fille de Lussay, Henriette, durant son sommeil magnétique.

11 Frédéric Soulié, *Le Magnétiseur* [1834], Paris, Librairie nouvelle, 1857, chap. v, p. 116.

Le cadre mondain ne réduit en effet pas la séance à un spectacle impressionnant ; il s'agit bien toujours là d'une expérience visant à convaincre. Ainsi Prémitz, le magnétiseur du roman de Soulié, déclare à son interlocuteur : « Puisque monsieur se refuse à croire à cette puissance, il devrait nous faire le plaisir d'assister à la séance que je donnerai demain [...] » (89), avant de lui répéter : « Si l'incrédulité de monsieur ne tient qu'à un manque de preuves, qu'il vienne demain à deux heures, et il pourra se convaincre par ses yeux. » (90) Ces circonstances mondaines semblent d'ailleurs garantir la fiabilité de l'expérience. Le nombre élevé des spectateurs tend à rendre le jugement plus fiable, d'autant plus que parmi eux se trouvent des observateurs remarquables par leur compétence scientifique ou leur respectabilité sociale. « Il y aura plusieurs docteurs de l'Académie de médecine et des gens de la plus haute distinction : la duchesse d'Avarenne sera un de nos spectateurs. » (89), précise Prémitz quand il formule son invitation à l'expérience. Si elles n'obéissent pas à un protocole scientifique rigoureux, les démonstrations de magnétisme mises en scène dans les romans constituent bien des expériences visant à attester, aux yeux des personnages, l'existence des phénomènes magnétiques.

Le magnétisme rendu visible : la fiction comme preuve ?

La récurrence des scènes de découverte peut certes s'expliquer par la fonction narrative et esthétique qu'elles occupent dans le récit, par exemple par le merveilleux qu'elles introduisent dans l'histoire. Cette exploitation des effets esthétiques du magnétisme ne suffit cependant pas à rendre compte de la présence du magnétisme dans ces œuvres. L'expérience magnétique revêt en effet également une fonction épistémologique : la découverte opérée par les personnages dans la fiction est conçue par les écrivains comme une preuve de l'existence du magnétisme valant hors de la fiction. Cela ne peut guère étonner de la part d'écrivains comme Dumas, dont on a vu qu'il était lui-même magnétiseur, ou Balzac qui, selon le témoignage de Jules de Pétigny, « s'était alors [au début des années 1820] épris du magnétisme avec ce fol enthousiasme qu'il apportait à toutes choses nouvelles »¹².

Cette croyance dans la véracité des phénomènes magnétiques oriente toute la narration de la scène magnétique dans le récit fictif. Tous les épisodes que nous avons examinés ci-dessus se présentent en effet comme des scènes

12 Article de Jules de Pétigny paru dans *La France centrale* (de Blois), 4 mars 1855, reproduit par le vicomte de Lovenjoul (dans *Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac*, 1879, p. 378) et cité par Madeleine Fargeaud [Ambrière], *Balzac et la recherche de l'absolu*, Paris, Librairie Hachette, 1968, p. 144.

d'illustration et défense du magnétisme, même si les prises de position des écrivains apparaissent de façon trop nuancée pour qu'on puisse parler, avant la lettre, de « roman à thèse ». Ainsi, à la fin du chapitre « Une somnambule » dans *Le Magnétiseur* de Frédéric Soulié, un nouveau discours de l'auteur présente ce bilan apparemment nuancé au lecteur :

Quant à tout ce que nous venons de rapporter, nous déclarons en avoir été témoin. [...] Était-ce charlatanisme, vérité, présence d'un fluide réel, d'un agent invisible qui cause toutes ces perturbations de l'ordre normal ? est-ce, comme le prétendent quelques-uns, délire de l'imagination, excitation extravagante de la pensée ? Nous ne saurions en dire notre avis. Mais voilà ce que nous avons vu et ce que le temps expliquera sans doute. (116)

Frédéric Soulié est explicitement impartial : pour rendre compte de la scène qu'il vient de raconter, il présente une succession d'hypothèses formulées par de prudentes interrogations, et semble refuser d'assumer une position tranchée dans le débat. La conclusion apparaît pourtant en filigrane : d'abord la réfutation du magnétisme, exprimée en termes particulièrement dédaigneux, est mise à distance en étant attribuée à « quelques-uns » ; ensuite, la preuve du magnétisme est donnée dans l'affirmation de Soulié qui conclut le passage sur « ce que nous avons vu ». Enfin, le contexte fictionnel dans lequel est insérée cette scène véridique garantit paradoxalement la valeur de vérité de celle-ci. L'auteur peut feindre de douter, mais le lecteur, lui, sait bien si la scène qui vient d'être décrite relève du charlatanisme ou d'une expérience véridique : le narrateur omniscient n'a omis aucun détail, et, s'il n'a pas été tendre avec le magnétiseur, Prémitz, présenté comme fanatique et malhonnête, il a aussi fait comprendre que la pauvre Honorine, devenue complètement folle, était incapable de simulation. Frédéric Soulié peut feindre de s'abstenir de conclure parce que tout a été mis en place pour que le lecteur conclue à sa place.

Ces interventions de l'auteur sont récurrentes dans la narration de ces épisodes. Dans *Ursule Mirouët*, Balzac résume l'histoire du magnétisme et de sa condamnation en des termes qui ne laissent aucun doute sur le parti qu'il adopte :

[...] il est triste pour la raison humaine et pour la France d'avoir à constater qu'une science contemporaine des sociétés, également cultivée par l'Égypte et par la Chaldée, par la Grèce et par l'Inde, éprouva dans Paris en plein dix-huitième siècle le sort qu'avait eu la vérité dans la personne de Galilée au seizième [...]. (93)

Ce passage accumule les marques de la subjectivité exprimant l'adhésion de l'auteur à l'égard des théories magnétiques : le narrateur porte un

jugement de valeur explicite sur le rejet du magnétisme (« il est triste ») ; il désigne le magnétisme par une périphrase renvoyant à un argument d'autorité, les civilisations l'ayant « cultivé » étant reconnues pour leur grandeur ; le rejet du magnétisme est comparé à la condamnation de Galilée, analogie flatteuse qui met en valeur non seulement la vérité de la science magnétique, injustement accusée, mais aussi son importance majeure pour l'histoire des sciences ; enfin, non sans malice, la valeur au nom de laquelle est tenu ce discours à la gloire du magnétisme est précisément celle qui est la plus chère à ses détracteurs : la raison.

Ces discours qui accompagnent le récit ancrent celui-ci dans un contexte réaliste et tendent à établir une homologie entre fiction et réalité : les personnages de fiction, qui doutent, comprennent dans le récit que le magnétisme existe véritablement, parce que de fait, pour l'auteur du texte, le magnétisme existe véritablement. Ce décrochage du monde de la fiction vers celui du lecteur, que marque le passage du récit au discours, intervient également au cœur des scènes d'expérience magnétique. Le magnétiseur mis en scène dans *Ursule Mirouët*, comme nous l'apprend une proposition incidente au présent, n'est pas un personnage de fiction :

En ce moment se produisait à Paris un homme extraordinaire, doué par la foi d'une incalculable puissance, et disposant des pouvoirs magnétiques dans toutes leurs applications. Non seulement ce grand inconnu, *qui vit encore*, guérissait par lui-même à distance les maladies les plus cruelles [...].¹³

Dès lors que le personnage du magnétiseur est directement modelé sur un individu réel, le lecteur est logiquement invité à conclure que l'expérience de magnétisme décrite dans la fiction possède également un référent dans le monde réel. Ainsi, la représentation fictionnelle de la découverte vaut comme preuve de l'existence du magnétisme pour nombre d'écrivains.

Les conditions de la découverte : le magnétisme rendu pensable

La réfutation d'une telle preuve se présente sans doute immédiatement à l'esprit. Que valent des démonstrations s'inscrivant dans un cadre explicitement fictif ? Toutes ces œuvres sont des romans, publiés et lus comme tels. Mais peut-être faut-il ici prendre un peu de distance à l'égard de la posture qui nous est naturellement familière, celle de « l'exégète contemporain

13 Balzac, *op. cit.*, p. 99. Nous soulignons.

habitué au caractère ludique, sinon mensonger, de la fiction pure »¹⁴, pour aborder dans sa spécificité historique la science du XIX^e siècle. Comme l'a bien montré Maxime Prévost, la « science romantique » repose sur une valorisation de l'intuition qui donne à la littérature une portée épistémologique capitale : « Au besoin, le texte littéraire, l'œuvre de fiction, peut suppléer au manque de vérifications scientifiques en laboratoire. » « Ces preuves, pour littéraires qu'elles soient, doivent être considérées suffisantes »¹⁵ : du moins ainsi sont-elles perçues par les auteurs et par leurs lecteurs.

Le caractère fictif du cadre dans lequel s'inscrit la preuve ne suffit donc pas à la frapper d'inanité ; en revanche, la démonstration littéraire peut se heurter à un autre écueil. Si la scène magnétique peut constituer pour les personnages une preuve suffisante de la véracité des théories magnétiques, c'est en effet parce qu'elle leur permet d'être les témoins directs du phénomène. La visibilité des manifestations magnétiques constitue la preuve décisive : il faut le voir pour le croire. C'est pourquoi les récits insistent sur la dimension visuelle de l'expérience. Bouvard, dans *Ursule Mirouët*, ne répond aux sarcasmes de Minoret, qu'il emmène voir la somnambule, « que par des : "Tu vas voir ! tu vas voir !" et par ces petits hochements de tête que se permettent les gens sûrs de leur fait » (100) ; après cette séance avec la somnambule où « on la voyait voyant » (105), Minoret ne peut que « se rendre à l'évidence » (114). Quant à Frédéric Soulié, il introduit la description de la séance de magnétisme avec cette formule : « ce qui se passa bientôt *montra plus clairement que des paroles* cette inconcevable faculté de l'instinct magnétique »¹⁶. Cette mise en valeur, dans la narration, du caractère visible du phénomène magnétique s'exerce au détriment de la portée argumentative du texte qui l'exprime : rappeler l'importance de cette preuve matérielle du magnétisme, c'est aussi insister sur l'impuissance de la littérature à concurrencer la science, puisque celle-ci ne montre pas, mais décrit. Le lecteur, qui lit le texte et ne voit aucune scène, n'a donc pas accès à la preuve de la découverte, mais seulement à sa représentation verbale.

Il faut voir les phénomènes magnétiques à l'œuvre pour y croire, mais cela ne suffit pas, contrairement à ce qu'une première lecture pouvait suggérer. La représentation des scènes de magnétisme s'accompagne d'une réflexion sur l'insuffisance de cette représentation comme preuve. Le récit de la découverte est ainsi sous-tendu par une réflexion sur les conditions mêmes de la découverte.

Les entraves à la découverte scientifique du magnétisme sont moins

14 Maxime Prévost, « La Science romantique : représentation du magnétisme animal dans *Louis Lambert* et *Ursule Mirouët* d'Honoré de Balzac », *Le Réel invisible. Le magnétisme dans la littérature du XIX^e siècle*, Victoire Feuillebois et Émilie Pézard dir., Paris, Classiques Garnier, « Écriture du XIX^e siècle », à paraître.

15 *Ibid.*

16 Frédéric Soulié, *op. cit.*, p. 112. Nous soulignons.

matérielles – l'impossibilité de faire une expérience fiable du phénomène – qu'épistémologiques : pour admettre l'existence du magnétisme, il ne faut pas seulement en voir la preuve, mais également être prêt à accepter cette preuve. L'importance capitale que revêt cette dernière condition pour la découverte du magnétisme apparaît bien dans l'article de synthèse que consacre Louis Peisse au magnétisme dans la *Revue des deux mondes* :

L'existence de tous ces phénomènes, suivant les magnétiseurs, est une vérité de fait donnée par l'expérience. Ils déclarent en conséquence que la seule question à élever à leur égard, c'est celle de savoir s'ils sont démontrables et vérifiables par l'expérience, et que, s'ils sont trouvés tels, ils doivent être acceptés purement et simplement à titre de fait, quelle que soit la difficulté ou même l'impossibilité de les expliquer dans l'état actuel de nos connaissances. [...]

Il s'en faut cependant que cette manière de poser la question soit généralement acceptée. Les magnétiseurs exceptés, qui y tiennent naturellement beaucoup, il est très peu d'esprits, surtout parmi les hommes de science, qui puissent s'y faire. Ce n'est pas qu'ils se refusent à admettre comme certains des faits décidément inexplicables, ou, ce qui revient au même, inexplicables, l'existence des aérolithes par exemple. Ils prétendent qu'ils rejettent les phénomènes somnambuliques non point parce qu'ils sont inexplicables, mais parce qu'ils sont *impossibles*.¹⁷

Sans doute faut-il voir le magnétisme pour y croire ; mais il faut déjà être prêt à y croire pour accepter de le voir. Dans *Le Magnétiseur*, Frédéric Soulié évoque « cette inconcevable faculté de l'instinct magnétique qui ne laisse aux savants que la ressource de nier ce qu'ils n'ont point vu ou ne veulent pas voir » (112), exprimant ainsi nettement les deux conditions de la découverte du magnétisme : il faut *voir* et *vouloir voir*. Avant même d'être visible, le magnétisme doit être pensable. C'est pour réaliser cette condition première de la découverte que la littérature a un rôle crucial à jouer.

Les récits éclairent le mécanisme de la découverte en mettant en scène des incroyables qui ne veulent pas voir. Le roman de Soulié montre que la suspicion de charlatanisme est quasiment impossible à lever, face à une scène de magnétisme, aussi convaincante soit-elle. Devant les extraordinaires pouvoirs de la somnambule, un docteur incroyable, dans l'assistance, demande à Prémitz de conduire lui-même l'expérience, qui s'avère aussi probante avec lui qu'avec le premier magnétiseur : mais alors « il arriva que le docteur fut soupçonné du crime dont il soupçonnait Prémitz ; car, en le voyant ainsi parler à la somnambule, qui lui répondait si lucidement, on s'imagina qu'il servait de compère à Prémitz, que son scepticisme était un jeu joué. » (115) Les preuves matérielles sont donc inutiles pour qui ne veut pas voir.

17 Louis Peisse, art. cit., p. 712.

La satire permet de dénoncer ces individus bornés qui pensent connaître la conclusion avant d'avoir vu la démonstration. Le ridicule est ainsi inversé : puisque, comme l'écrit Balzac dans *Ursule Mirouët*, « l'Académie de médecine et l'Académie des sciences pouffaient de rire en rangeant les faits magnétiques parmi les surprises de Comus, de Comte, de Bosco, dans les jongleries, la prestidigitation et ce qu'on nomme la physique amusante » (98), l'arme du ridicule est retournée contre les sceptiques. Le narrateur du *Magnétiseur* de Soulié se moque, parmi les spectateurs de l'expérience magnétique, des sceptiques par principe : « Les plus sots, bien décidés à ne rien croire, regardaient pour découvrir le moyen d'escamotage par lequel on arrivait à cette comédie » (113).

À l'égard du magnétisme, la fiction romantique opère ainsi une critique de la critique. Accuse-t-on les magnétiseurs d'être des charlatans ? Dans *Joseph Balsamo*, Dumas met en scène ces attaques, en donnant systématiquement tort aux accusateurs : ainsi Joseph Balsamo est-il traité de « charlatan » par la dauphine¹⁸ et par Louis XV¹⁹, qui refusent de prendre au sérieux celui qui leur prédit la ruine de la monarchie, à laquelle il œuvre activement. Les sceptiques ont toujours tort, et finissent généralement victimes de leurs préjugés et de leur étroitesse d'esprit.

À l'inverse, l'évolution du personnage de Minoret, dans *Ursule Mirouët*, est rendue possible par les qualités qui caractérisent le personnage. Ce médecin est honnête, contrairement aux savants qui « ne veulent pas voir » mentionnés par Frédéric Soulié. Le « swedenborgiste » qui va faire devant lui la démonstration de ses pouvoirs magnétiques n'accepte de le faire que parce qu'il s'agit « d'éclairer un savant de bonne foi » (101).

Ces qualités de Minoret sont loin d'être anodines. Elles lui permettent en effet d'affronter le bouleversement épistémologique que constitue la découverte du magnétisme. La scène de magnétisme, qu'il observe avec impartialité, modifie en effet de fond en comble le système de pensée du médecin qui, déjà après la première expérience, s'était « couch[é] dans les ruines de toutes ses idées antérieures sur la physiologie, sur la nature, sur la métaphysique » (101). Minoret est « pantelant sous les atteintes de la vérité des faits magnétiques » (114), il est « foudroyé »²⁰, il déclare qu'il « [s]e croi[t] fou », qu'il « per[d] la tête » (107). La violence du bouleversement vécu par le personnage permet de mieux comprendre les conditions de l'acceptation de la découverte. Les incrédules refusent de croire, pas seulement par malhonnêteté, mais parce que cette découverte bouleverserait tout leur système de croyances. La croyance

18 Alexandre Dumas, *Joseph Balsamo* [1846-1850], éd. Claude Schopp, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990, chap. xv p. 172.

19 *Ibid.*, chap. xxiv, p. 241.

20 Balzac, *op. cit.*, p. 107, p. 112. Ce mot, d'abord employé par le narrateur, puis par le personnage lui-même, est particulièrement significatif dans le cas du magnétisme, « si étroitement lié par la nature de ses phénomènes à la lumière et à l'électricité » (*Ibid.*, p. 96.)

découle en effet bien moins de l'observation des faits que de sa compatibilité avec d'autres croyances, comme le suggère la somnambule qui déclare, dans *Ursule Mirouët* : « Vous ne croyez pas en Dieu, comme si vous pouviez empêcher qu'il soit ! » (105) La cohérence est un critère définitoire de la vérité davantage que sa correspondance avec les faits. Pour être acceptée, l'« anomalie »²¹ qu'est le magnétisme ne doit pas seulement être constatée de façon empirique, elle doit également être intégrée dans un système de pensée.

La médiatisation du discours littéraire, qui met à distance la démonstration magnétique, pourrait alors permettre au lecteur d'appivoiser ce phénomène radicalement nouveau et d'intégrer sa possibilité dans l'image qu'il se forme du monde. En ce sens, ce qui pouvait au premier abord apparaître comme une faiblesse de la littérature – son incapacité à montrer le phénomène magnétique et à apporter ainsi une preuve matérielle de son existence – s'avère finalement être une force. À l'inverse d'une démonstration spectaculaire qui provoque une émotion si violente qu'elle paralyse la pensée, la description de la scène magnétique peut s'accompagner de commentaires qui en font un objet de réflexion et, à partir de là, un objet pensable.

Ainsi, à défaut de pouvoir convaincre directement le lecteur en lui montrant les phénomènes magnétiques à l'œuvre, les écrivains romantiques peuvent le persuader d'adopter un état d'esprit tel que, dans la réalité, une expérience réussie pourra porter ses fruits. En d'autres termes, la fiction ne permet pas au lecteur de *voir*, mais elle l'invite à être *prêt à voir*. Par l'éloge de cet *ethos* du découvreur – un individu ouvert d'esprit, sans préjugés, honnête, prêt à se remettre en question –, les romanciers romantiques œuvrent à la transposition, dans la réalité, d'une expérience magnétique qui pourra valoir comme découverte.

Le caractère controversé de cette discipline explique que le romantisme rejoue, d'une œuvre à l'autre, la découverte du magnétisme. La littérature se fait ainsi la chambre d'écho du magnétisme lui-même dont l'histoire, écrit Jacqueline Carroy, « ne semble pouvoir être écrite que comme une réitération mythique d'une origine elle-même mythique, sur le mode de ce qu'O. Mannoni appelait “un commencement qui n'en finit pas” ». ²² Dans l'histoire racontée par ces fictions, on n'en finit pas de découvrir que le magnétisme est bel et bien une réalité.

La scène de découverte du magnétisme s'accompagne d'une réflexion sur les conditions mêmes de la découverte. Le caractère d'évidence du phénomène s'impose aux personnages qui font l'expérience du magnétisme ;

21 Voir Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* [1963], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1991.

22 Jacqueline Carroy, *op. cit.*, p. 29.

pourtant la démonstration des manifestations visibles du magnétisme est une condition sans doute nécessaire, mais pas suffisante. Le magnétisme doit être rendu non seulement visible, mais aussi pensable. Les récits, dans les multiples descriptions qu'ils donnent des scènes magnétiques, représentent cette première condition ; ils visent également à satisfaire à la seconde en accompagnant la description de commentaires qui, en soulignant la difficulté à penser le magnétisme, atténuent cette difficulté même. Ainsi la littérature romantique vise-t-elle à contribuer, à sa mesure, à ce que soit possible la découverte scientifique.

